

A U Ð U R A V A Ó L A F S D Ó T T I R

ROSA CANDIDA

*Roman traduit de l'islandais
par Catherine Eyjólfsson*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Rosa candida

Il y a chez la grande romancière islandaise un tel emportement rieur que l'on cède volontiers à son humour fantasque, d'une justesse décapante. D'un roman à l'autre, Auður Ava Ólafsdóttir poursuit son étude de mœurs, explorant avec grâce toutes les troublantes drôleries de l'inconstance humaine. Vrai bain de jouvence littéraire, son œuvre ressemble à la vie.

Finaliste du Prix Femina et du Grand Prix des lectrices de *Elle*, traduit dans dix-huit pays depuis sa parution chez Zulma, *Rosa candida* ne cesse d'enchanter ses lecteurs.

« Incontestable réussite littéraire, *Rosa candida* démontre qu'une grande subtilité s'énonce parfois simplement. »

NILS C. AHL, *Le Monde des livres*.

Du même auteur chez Zulma

L'Embellie

L'Exception

Titre original : *Afleggjarinn*.

© Auður Ava Ólafsdóttir, 2007.

© Zulma, 2010, 2015, pour la traduction française.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Rosa candida*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

À ma mère

*Voici, je vous donne toute herbe portant
de la semence et qui est à la surface de
toute la terre, et tout arbre ayant en lui
du fruit d'arbre et portant de la semence.*

Genèse 1 : 29

Comme je vais quitter le pays et qu'il est difficile de dire quand je reviendrai, mon vieux père de soixante-dix-sept ans veut rendre notre dernier repas mémorable. Il va préparer quelque chose à partir des recettes manuscrites de maman – quelque chose qu'elle aurait pu cuisiner en pareille occasion.

« J'ai pensé, dit-il, à de l'églefin pané à la poêle et ensuite une soupe au cacao avec de la crème fouettée. » Pendant que papa essaie de trouver comment s'y prendre pour la soupe au cacao, je vais chercher mon frère à son foyer dans la vieille Saab qui va sur ses dix-huit ans. Józef m'attend depuis un moment, planté sur le trottoir et visiblement content de me voir. Il est sapé à bloc parce que c'est ma soirée d'adieu, il porte la chemise que maman lui a achetée en dernier, violette à motifs de papillons.

Pendant que papa fait revenir l'oignon alors que les morceaux de poisson attendent, tout prêts, sur leur lit de chapelure, je vais dans la serre chercher les boutures de rosier que je vais emporter. Papa m'emboîte le pas, ciseaux à la main, pour couper de la ciboulette destinée à l'églefin et Józef, silencieux, le suit comme son ombre. Il n'entre plus dans la serre depuis qu'il a vu les débris de verre causés par la tempête de février qui a réduit en miettes beaucoup de vitres. Il reste dehors,

près de la congère, et nous suit du regard. Papa et lui portent le même gilet noisette avec des losanges jaunes.

« Ta mère mettait toujours de la ciboulette avec l'églefin », dit papa. Je lui prends les ciseaux des mains et m'étire pour atteindre dans le coin de la serre la touffe toujours verte dont je lui tends une poignée. C'est moi le seul héritier de la serre de maman, comme papa me le rappelle régulièrement. Ce n'est pas qu'il s'agisse d'une culture de grande envergure comme trois cent cinquante pieds de tomates et cinquante plants de concombres qui se transmettraient de mère en fils ; il ne s'agit que de roses qui poussent toutes seules, sans qu'on ait besoin de s'en occuper spécialement, et peut-être de la dizaine de plants de tomates qui restent. Papa se chargera d'arroser en mon absence.

« Je n'ai jamais été porté sur les légumes, mon petit Lobbi, c'était le dada de ta mère. Moi, je pourrais tout au plus manger une tomate par semaine. À ton avis, à la récolte, ça va donner combien de fruits par plant ?

— Tâche de les offrir, alors.

— Je ne peux tout de même pas frapper à tout bout de champ chez les voisins avec mes tomates.

— Et Bogga ? »

Je dis cela tout en me doutant bien que la vieille amie de maman doit avoir les mêmes goûts que papa.

« Tu ne veux tout de même pas que j'aille toutes les semaines rendre visite à Bogga avec trois kilos de tomates. Elle insisterait pour que je reste à dîner. »

Je pressens aussitôt ce qu'il va dire ensuite.

« J'aurais voulu inviter la demoiselle et l'enfant, poursuit-il, mais va savoir si tu n'y serais pas opposé.

— Oui, j'y suis opposé. La demoiselle, comme tu dis, et moi, on n'est pas un couple et on ne l'a jamais été,

on a juste eu un enfant ensemble. Ça a été un accident. »

J'ai déjà mis les choses au point et papa doit bien se rendre compte que l'enfant est le fruit d'un instant d'imprudence, et que ma relation avec la mère s'est limitée au quart, que dis-je, au cinquième d'une nuit.

« Ta mère n'aurait pas vu d'objection à les inviter au dernier repas. » Chaque fois que papa a besoin de donner du poids à ses paroles, il tire maman de sa tombe pour l'appeler en renfort.

Moi, je me sens tout drôle de me trouver sur le lieu même, si j'ose dire, de la procréation, en compagnie de mon vieux père et de mon demeuré de frère jumeau qui est là, juste derrière la vitre. Papa ne croit pas aux coïncidences, du moins pas quand il s'agit des événements primordiaux de l'existence, comme la naissance et la mort ; la vie ne s'allume pas, ni ne s'éteint comme ça, par hasard, dit-il. Il ne peut pas comprendre que la conception puisse résulter d'une rencontre fortuite, que l'occasion de coucher avec une femme puisse se présenter à l'improviste, pas plus qu'il ne peut comprendre que la mort puisse résulter d'une flaque d'eau ou de gravillons dans un virage, quand on peut se référer à autre chose : aux chiffres et aux calculs arithmétiques. Papa pense les choses autrement, le monde tient par des chiffres ; ils sont au cœur de la création et on peut lire dans les dates une vérité profonde, y voir de la beauté. Ce que moi j'appelle hasard ou occasion, selon le cas, est pour papa un élément d'un système complexe. Trop de coïncidences, ça n'existe pas, une à la rigueur, mais pas trois ; pas de coïncidences en série, dit-il : l'anniversaire de maman, la naissance de sa petite-fille et la mort de maman, tout ça le même jour du calendrier, le sept août. Pour ma part, je ne comprends pas les calculs de papa ; d'après mon expé-

rience, c'est justement quand on se met à escompter quelque chose de précis, que tout autre chose arrive. Je n'ai rien contre la marotte d'un électricien à la retraite à condition que ses calculs n'aient rien à voir avec ma négligence en matière de préservatifs.

« Tu n'es pas en train de filer à l'anglaise, mon petit Lobbi ?

— Non, je leur ai dit au revoir hier. » Je n'irai pas plus loin dans son sens et il change alors de conversation.

« Tu ne sais pas si ta mère avait par hasard une bonne recette de soupe au cacao ? J'ai acheté de la crème à fouetter.

— Non, mais on pourrait peut-être trouver ensemble comment faire. »

DEUX

Quand je rentre de la serre, Józef est assis à table, bien droit, les mains sur les genoux, avec sa cravate rouge et sa chemise violette. Mon frère aime les vêtements et les couleurs ; il porte toujours une cravate, comme papa. Papa est aux fourneaux, avec deux plaques à feu vif : sous la casserole de pommes de terre et sous la poêle à frire. Il n'a pas l'air de dominer tout à fait la situation, peut-être est-il stressé parce que je vais partir. Je tournicote autour de lui et mets de l'huile dans la poêle.

« Ta mère utilisait toujours de la margarine », dit-il.

Je ne suis pas plus versé que lui en art culinaire ; mon rôle dans la cuisine se cantonnait à l'ouverture des bœufs de chou rouge et au maniement de l'ouvre-boîte sur les conserves de petits pois. Certes, maman

me faisait faire la vaisselle et chargeait Joséf d'essuyer. Il mettait un temps fou pour chaque assiette et je finissais par lui arracher le torchon des mains pour terminer le travail.

« Il y a peu de chances que tu manges de l'églefin de sitôt, mon petit Lobbi », dit papa. Je ne veux pas lui faire de peine en disant qu'après quatre mois passés en mer au milieu des viscères de poisson, je me fous pas mal de ne plus en voir la couleur pendant un bout de temps.

Comme papa veut jouer les grands princes face à ses garçons, il les surprend avec une sauce au curry.

« J'ai suivi une recette de Bogga », dit-il. La sauce est d'un beau vert peu commun ; c'est comme de l'herbe qui frissonne sous une averse printanière. Je lui demande d'où vient la couleur.

« J'ai mis du curry et un colorant alimentaire », explique-t-il. Je vois qu'il a ouvert un pot de confiture de rhubarbe et qu'il l'a placé près de mon assiette.

« C'est le dernier pot qui reste de ta mère », dit-il et je regarde ses épaules tandis qu'il remue la sauce dans la casserole, vêtu de son gilet noisette à losanges.

« Tu ne vas quand même pas servir de la confiture de rhubarbe avec le poisson ?

— Non, j'ai pensé que tu voudrais l'emporter en voyage. »

Mon frère Joséf est silencieux et papa ne parle pas beaucoup à table. On ne dit pas grand-chose tous les trois. Je sers une portion à mon frère jumeau et lui coupe ses pommes de terre en deux. Il ne peut pas voir la sauce verte en peinture, il en débarrasse soigneusement le poisson en la mettant sur le bord de son assiette. Je regarde mon frère aux yeux marron, il a une ressemblance frappante avec un acteur de cinéma

connu. Il n'y a aucun moyen de savoir ce qui se passe dans sa tête. Pour réparer son péché et préserver la sérénité à table, je me sers largement de la sauce de papa. C'est à ce moment-là que je ressens pour la première fois une douleur au ventre.

Pendant que je fais la vaisselle après le repas, Joséf fait du pop-corn comme il en a l'habitude quand il vient en visite le week-end. Il va chercher la marmite à fond épais dans le placard, y verse trois cuillerées d'huile exactement, puis le paquet de maïs qu'il fait soigneusement tomber en pluie jusqu'à ce que les grains recouvrent le fond du récipient. Puis il pose le couvercle et tourne le bouton à feu vif pendant quatre minutes. Quand le corps gras se met à grésiller, il réduit la température à deux. Il va chercher le saladier en verre et la salière puis ne quitte plus la marmite des yeux jusqu'à la fin. Nous regardons alors les actualités, tous les trois sur le canapé, la main de Joséf dans la mienne, le saladier en verre sur la table. Une heure et demie après le début de sa visite hebdomadaire, mon frère jumeau me tend le disque avec les airs : le moment est venu de danser.

TROIS

Je n'emporte pas grand-chose avec moi et papa s'étonne du faible volume de mes bagages. J'enveloppe de journaux mouillés les boutures et les dispose dans la poche avant de mon sac à dos. Nous partons dans la Saab que papa possède depuis mes premiers souvenirs, Joséf, silencieux, est sur la banquette arrière. Papa a mis le béret basque qu'il arbore quand il fait de la route. Depuis l'accident, il roule très en dessous de la vitesse

autorisée, ne dépassant pas les quarante kilomètres à l'heure. Il conduit si lentement à travers le champ de lave hérissée que je peux contempler à loisir les oiseaux perchés à intervalles réguliers sur les sommets pointus de couleur violette dans l'aube tachetée de bleu, comme ça à l'infini, mesure après mesure, comme la partition mélancolique d'une œuvre musicale qui va crescendo. Papa n'a d'ailleurs rien d'un conducteur chevronné, c'est maman qui conduisait le plus souvent. Une longue file de voitures s'est formée derrière nous et l'on cherche constamment à nous dépasser. Cela ne perturbe pas la concentration de mon père. Je ne crains pas non plus de rater l'avion car papa est toujours largement à l'heure, en toutes circonstances.

« Tu ne veux pas que je conduise, papa ? »

— Non merci, mon petit Lobbi, c'est gentil de ta part. Profite plutôt du paysage que tu vas quitter bientôt ; il y a peu de chances que tu traverses de sitôt un champ de lave. » Nous nous taisons tous les deux un moment, je profite du paysage que je suis sur le point de quitter. Un peu plus tard, après que nous avons dépassé l'embranchement qui mène au phare, papa veut néanmoins discuter de mes projets d'avenir, de ce que je compte faire de ma vie. Ça ne lui plaît pas que je m'intéresse à l'horticulture.

« Tu m'excuseras, mon petit Lobbi, si ton vieux père se pose des questions sur tes projets d'avenir : ce n'est pas de l'indiscrétion et ça ne part pas d'un mauvais sentiment.

— C'est OK.

— Est-ce que tu as décidé ce que tu vas étudier ?

— J'ai été embauché pour faire du jardinage.

— Un garçon doué pour les études comme toi.

— Allez papa, ne commence pas.

— Je trouve que tu fais mauvais usage de tes aptitudes, mon petit Lobbi. » C'est difficile d'expliquer cela à papa : le jardin et les roses de la serre étaient une passion que nous partagions, maman et moi.

« Maman, elle, m'aurait compris.

— Oui, ta mère était toujours favorable à tout ce que tu entreprenais. Mais elle n'aurait pas été opposée à ce que tu fasses des études supérieures. »

Quand nous avons emménagé dans le nouveau quartier, c'était une zone dénudée avec des plaques de terre en friche et des rochers entourés de cailloutis érodés. Partout de nouveaux bâtiments ou des fondations à moitié remplies d'eau jaunâtre. Les buissons bas et clairsemés n'arrivèrent que bien plus tard. Le quartier donnait sur la mer, il y avait presque toujours du vent et c'était impossible de créer un coin abrité dans les jardins. Les gens avaient renoncé à planter des pensées dans leurs parterres. Maman a été la première à essayer de planter un arbre et, au tout début, il fallait être timbré pour tenter le pari. Tandis que les autres se contentaient d'essayer de faire pousser du gazon et, au meilleur des cas, une haie entre les jardins pour pouvoir prendre des bains de soleil dans la brise des trois jours de beau temps de l'été, elle plantait un cytise, un érable, un frêne et un arbuste à fleurs à l'abri de la maison. Elle ne renonça pas, même s'il lui fallait pour ainsi dire repiquer les boutures dans la caillasse.

L'été suivant, papa construisit la serre au sud de la maison. Nous avons commencé par faire pousser les plantes à l'intérieur avant de les transplanter dans le jardin, à la première ou deuxième semaine de juin, quand il n'y a plus de gelées nocturnes. Nous pensions d'abord les laisser dehors au plus fort de l'été, puis les rentrer dans la serre. Mais si on avait la chance d'avoir

un bel automne, on prolongeait d'un mois leur séjour en plein air. Arriva ensuite un hiver où nous avons laissé nos plantes blotties sous une congère de deux mètres de haut. Et à la fin, tout se mit à pousser dans le jardin de maman, tout croissait entre ses mains. Petit à petit le lopin de terre se transforma en jardin enchanté qui attirait l'attention et provoquait l'étonnement. Depuis la mort de maman, les voisines m'ont parfois demandé conseil.

Il faut quelques soins, mais surtout du temps – telle était, en deux mots, la philosophie du jardinage selon maman.

« Je ne nie pas que maman et toi, vous aviez votre univers, dont ni Joséf ni moi ne faisons partie. Peut-être qu'on n'était pas capables de le comprendre. »

Ces derniers temps, papa s'est mis à parler de Joséf et lui comme s'ils ne faisaient qu'un. Il dit : Joséf et moi, on...

Maman avait parfois l'idée, en pleine nuit d'été, de sortir travailler au jardin ou bricoler dans la serre. C'était comme si elle n'avait pas besoin de dormir comme tout le monde, surtout en été. Lorsque je rentrais la nuit, après une sortie avec les copains, maman était dans le parterre avec son seau en plastique rouge et ses gants de jardinage à fleurs roses, pendant que papa dormait sur ses deux oreilles. Comme il fallait s'y attendre, il n'y avait pas un chat dans les rues et tout était incroyablement calme. Maman me disait bonjour et me regardait comme si elle savait sur moi quelque chose dont je n'avais pas idée moi-même. Je m'asseyais alors auprès d'elle pendant un moment en arrachant les mauvaises herbes, pour faire quelque chose et lui tenir compagnie. Avec à la main une bouteille de bière entamée, que je calais dans le parterre de pensées avant

de m'étendre de tout mon long, le coude sous la tête pour regarder passer les cumulus. Quand je voulais être seul avec maman, j'allais la rejoindre dans la serre ou au jardin et l'on pouvait parler ensemble. Elle semblait parfois avoir l'esprit ailleurs et quand je lui demandais à quoi elle pensait, elle répondait « oui, oui, ce que tu dis me plaît bien ». Et son sourire exprimait son accord et son encouragement.

« C'est qu'il n'y a pas beaucoup d'avenir dans le jardinage pour un sujet d'exception comme toi, dit papa.

— Je ne vois pas en quoi je serais un sujet d'exception.

— Que ton père soit âgé ne veut pas dire qu'il soit sénile, mon petit Lobbi. Il se trouve que j'ai conservé tous tes diplômes. À douze ans, meilleur de ta classe ; à seize ans, bachelier et major de ta promotion.

— Je ne peux pas croire que tu en fasses toute une histoire. (C'était quelque part au fond d'un carton dans le cagibi.) Jette toute cette paperasse, papa !

— Trop tard, mon petit Lobbi, Thröstur l'encadreur est en train de tout mettre sous verre.

— Tu plaisantes, ou quoi ?

— Tu n'envisages donc pas de faire des études supérieures ?

— Non, pas pour le moment.

— En botanique, par exemple ?

— Non.

— En biologie ?

— Non.

— En phytobiologie ou en phytogénétique alors, avec biotechnologie agroalimentaire en option ? »

Papa a pris ses renseignements. Il garde les deux mains crispées sur le volant et ne quitte pas la route des yeux.

« Non, ça ne me dit rien de devenir chercheur ou prof d'université. »

Je me sens mieux dans la terre mouillée ; c'est autre chose de pouvoir toucher des plantes vivantes, dans un laboratoire on ne sent pas l'odeur de l'herbe après la pluie. C'est difficile de mettre en mots, pour papa, notre univers à maman et moi. Ce qui m'intéresse, c'est ce qui pousse dans un sol fertile.

« Je veux quand même que tu saches que j'ai constitué un petit fonds auquel tu pourras avoir accès si tu veux poursuivre des études à l'université. C'est en dehors de l'héritage de ta mère. Joséf est content là où il est, ajoute-t-il. Je veillerai bien entendu à ce qu'il ne manque jamais de rien.

— Merci pour tout. »

Je ne discute pas plus avant de jardinage avec papa. Je ne peux pas non plus dire à mon électricien de père que je ne sais pas tout à fait ce que je veux, que ça peut être ardu de décider une fois pour toutes à un moment donné de son existence. Papa dirait : « On ne va pas loin avec des rêves, mon petit Lobbi. » Maman, elle, aurait dit : « Il faut poursuivre ses rêves. » Et puis elle aurait regardé par la fenêtre de la cuisine comme si elle parcourait des yeux des étendues situées loin au-delà de ses terres et non les quelques mètres qui la séparaient de la serre et de la clôture, non pas comme si le jardin était un enclos fleuri dont la foule de plantes, d'arbres et toute la végétation occultaient le monde extérieur, mais comme si elle s'attendait à la visite d'hôtes venus de loin. Puis elle aurait versé le contenu d'un paquet de pruneaux dans un bol qu'elle irait mettre sous le jet du robinet en laissant l'eau déborder.

« C'est vrai que le jardinage, c'est moins pénible que

d'avoir le mal de mer sur un rafiote pendant des mois », dit papa pour conclure.

QUATRE

Nous poursuivons la route en silence à travers le champ de lave. J'ai encore le repas d'adieu sur l'estomac et il me semble que le malaise, dont l'origine doit remonter à la sauce verte, est en train de se muer en douleur permanente, là, au milieu de la lave, non loin de l'endroit où la voiture de maman s'est retournée. Je reconnais le virage où elle a quitté la route ; il y a là comme une petite cuvette herbeuse et il me semble voir clairement l'endroit où il a fallu déchiquter l'épave pour dégager maman.

« Ta mère, qui avait seize ans de moins que moi, n'aurait pas dû partir avant moi, dit papa au moment où nous dépassons l'endroit.

— Non, elle n'aurait pas dû partir avant toi. »

Maman avait parfois des idées, comme celle de prendre la route à l'aube pour aller cueillir des myrtilles le jour de son anniversaire, en quelque endroit mystérieux qui lui était cher. Elle allait ensuite nous inviter, nous les gars, comme elle nous appelait, papa, Józef et moi, à manger des gaufres aux myrtilles fraîchement cueillies avec de la crème fouettée. Je me rends compte à présent que ça a dû parfois être dur de n'avoir que des hommes à la maison, de n'avoir pas de fille. Je prends tout mon temps avant d'approcher maman à l'intérieur de la voiture renversée dans le creux de lave. Je me donne vraiment le temps d'inspecter la nature, de tourner longtems au-dessus des lieux, comme un caméraman prenant une vue aérienne du haut

d'une grue, avant d'en venir à maman elle-même, l'actrice principale autour de laquelle tout gravite. C'est le sept août et je décide que l'automne a été précoce. C'est pourquoi je vois beaucoup de rouge et d'or flamboyer dans la nature ; je me représente toutes les nuances de rouge sur le lieu de l'accident : la bruyère rousse, le ciel sanglant, les feuilles carmin sur des rameaux proches, la mousse mordorée. Maman portait un gilet bordeaux et l'on n'a pas vu le sang coagulé avant que papa ne rince le linge dans la baignoire, à la maison. En m'attardant sur les détails de la mise en scène, comme lorsqu'on examine le fond d'un tableau avant de passer au motif principal, je diffère l'heure de la mort de maman. Je fais durer le temps jusqu'à l'inéluctable, jusqu'à l'heure de l'adieu. Tantôt la scène veut que maman soit encore à l'intérieur de la voiture accidentée, ou alors on vient d'en découper la carcasse pour la dégager et l'allonger par terre. Je décide que ce sera sur un méplat au creux de la lave, comme si on avait tranché le sommet de deux bosses de terre pour y semer de l'herbe, c'est là qu'ils la déposent très doucement. Dans mon esprit, tantôt elle présente encore des signes de vie, tantôt elle est morte. Papa roule si lentement que je peux vérifier la présence de l'arbre, il est toujours là où je l'ai planté, un pin nain, tentative de boisement au milieu de la lave hérissée, un arbre isolé dans la pieraille inculte, c'est ainsi que je consacre l'endroit à maman.

« Tu as froid ? » demande papa en montant le chauffage au maximum. On étouffe dans la voiture.

« Non, je n'ai pas froid. »

En revanche, j'ai mal au ventre mais je ne le dis pas à papa. Le souci qu'il se fait m'accable ; maman était anxieuse aussi, mais autrement, elle me comprenait.

« Eh bien, mon petit Lobbi, on est presque arrivés, on voit les avions. » Au moment où nous approchons de l'aéroport, une chape noire se soulève de la chaîne de montagnes ; tout en bas, la raie du jour naissant est comme une volute de fumée bleu clair, le soleil horizontal de février se reflète dans les vitres ternies des voitures.

Mon père et mon frère m'accompagnent jusqu'au hall de départ.

Au moment de se dire adieu, Papa me tend un paquet emballé de papier cadeau.

« Tu l'ouvriras quand tu seras arrivé, dit-il. Tu penseras alors peut-être à ton vieux père au moment de te coucher. »

Quand je prends congé de papa, je le serre fort dans mes bras, mais pas très longtemps, je l'enlace vivement et lui donne quelques tapes dans le dos, comme un homme. Ensuite je fais de même avec Joséf. Il regagne aussitôt sa place près de papa et lui prend la main. Papa tire alors une grosse enveloppe de sa poche revolver et me la tend.

« Je suis passé à la banque chercher quelques billets pour toi ; on ne sait jamais ce qui peut arriver à l'étranger. »

Je me retourne une dernière fois pour voir mon père et mon frère jumeau sortir du terminal en se tenant par la main. Le portefeuille de papa est à moitié sorti de sa poche revolver. Père et fils portent le blouson gris que papa vient d'acheter. Impossible de dire lequel est mieux habillé que l'autre. Joséf est tout le contraire de moi, d'aspect, de taille : il est petit, il a les yeux marron et le teint mat comme s'il revenait de rivages ensoleillés. Hormis l'assemblage de couleurs de ses vêtements, mon frère jumeau, le demeuré, pourrait passer pour un

pilote de ligne tant il est soigné de sa personne. Je décide de conserver dans mon esprit son image en chemise violette à motifs de papillons. Quand il fera vraiment jour, je serai loin de la bouillasse terreuse ; le sel de la terre subsistera tout au plus sous forme d'auréoles blanches au bout de mes chaussures.